

Beaupré d'Eric Sautou, éditions Flammarion, 2021

Encore une fois Eric Sautou nous offre l'expérience d'entrer et de rester dans une âme à laquelle les mots manquent, et c'est la poésie elle-même ¹ !

Peu de mots, que ce soit sur la page (hormis la sublime page 79 ²) ou en termes de richesse du vocabulaire. Peu de mots et un thème obsédant, on aurait donc pu craindre un livre de ressassement. Or rien de tel, c'est même l'inverse. Ressasser cela aurait été appuyer toujours au même endroit, durcir le sol et le cœur du lecteur, car ce dernier aurait pu se lasser, s'impatienter. Rien de tel, et c'est tout un art d'effleurer en tremblant et sans jamais savoir dans quel sens son cœur va soudain basculer, pris de vertige. À cela s'ajoute un autre imprévisible : ne pas savoir à l'avance quelle voix, quel moment de lumière va affleurer. Ce qui fait que ce n'est pas une obsession que le lecteur reçoit, heureusement, mais un vertige ³.

En d'autres termes, le deuil n'est pas traité de façon thématique, mais en tant qu'expérience mentale (mentale et non physique, malgré la dimension sensorielle de la pluie, des arbres que l'on voit, de la position d'un corps assis...) Peut-être que tout le travail accompli par Eric Sautou depuis des années était-il une préparation à dire le deuil puisque ses mots se sont toujours risqués sans savoir à qui s'adresser mais le vouloir quand même, puisqu'encore une fois les mots ne servent pas à signifier quelque chose, pas tant à dire quelque chose qu'à être encore un peu là sur la page, laquelle est la seule capable de porter le peu de présence qu'il se sent avoir dans le monde si vaste et si peu fait pour un enfant perdu. Heureusement la page y consent. Elle laisse même cet enfant ne pas bien voir ce qu'il a devant lui, puisqu'il est perdu.

Mais au moins sur la page on voit si bien certains mots ⁴ qu'ils deviennent ce qui se passe :

ma mère

(tombée)

les mots (tombés)

des après-midi comme les autres (tombés)

Chaque page accède ainsi au poème nécessaire en le laissant se poser sur ses grands blancs de silence.

Mais, et cette différence est décisive, les mots ne consolent plus comme ils ont pu le faire dans les recueils précédents, ont tout à fait disparu « *les jolies choses d'écrire* ⁵ » au profit d'une atonie du monde, lequel n'émerveille plus, et la p.79 semble être le seul sursaut d'éveil devant la magie du monde, à travers la rose, car partout ailleurs, le mot « fleurs », pourtant si présent, n'a jamais plus ni contours ni couleurs⁶, c'est seulement un mot-offrande plus pudique que « pleurs » et qu'on peut poser directement sur un tombeau, et un mot-sœur car elles ne s'imposent pas, un mot-soupir aussi, car si fragiles sous la pluie, un mot-rêve de

¹ « Un poème, c'est toujours de la langue sur une émotion qui rend muet » Antoine Emaz, *Cambouis*, éditions Rehauts, 2009.

² Cf mon choix pour l'anthologie permanente.

³ c'est pourquoi notre cher Roland Barthes aurait tellement aimé ce livre-ci (mais les autres aussi !).

⁴ « J'écris les mots que je vois », ce vers des *Vacances* (éditions Flammarion, 2012) p.25 est sans doute celui qui résume le mieux cet entreprise poétique.

⁵ *Une infinie précaution*, p.118. Echo peut-être de « le vent apporte la plus jolie chose » de Schehadé, poète tant aimé.

⁶ Cf [mon article](#) sur *Les Vacances* où l'on aura quelques exemples de variété florale. On peut d'ailleurs se demander si la rose de la p.79 représente tant que cela une variété particulière. En effet, étant en poésie la fleur par excellence, elle n'amène pas avec elle des détails du monde comme pourrait le faire par exemple « crocus » qui est un moment particulier dans un paysage donné, et non l'idée intemporelle de la beauté faite fleur.

l'être, sous la pluie qui touche et réveille, et pleure dehors et donc partout. Et surtout, ce qui reste sur la terre de la mère, dont il a été dit dans le premier livre du deuil, *Une infinie précaution*⁷ qu'« elle s'environna de fleurs » qu'elle a tellement arrosées de « ses arrosoirs », et qu'elle « renouvelait ses bouquets »⁸. Ce dernier n'aspirait pas à tant de dissolution du poète et ne disait pas une fadeur persistante du monde (il y avait encore des visions fabuleuses que la page permet quand elle laisse des mots se poser l'un près de l'autre, visions comme sorties des albums et contes d'enfance, qui redonnaient souffle et mouvement – « Cœur vibrant du lapereau. / Cœur humide du bouvreuil. / Se défaire(et se défait). / Au cœur de neige disparaît. »⁹ - alors que dans *Beaupré* il n'y a qu'une seule fois un élan et une image de cette eau, et elle est totalement funèbre : « j'avance je relève les draps / longues robes des morts à relever les draps j'avance »¹⁰), la mère y était même décrite et racontée¹¹. Il s'y passait des choses aussi, beaucoup de choses (bien sûr à la façon d'Eric Sautou, en « un léger frémissement du récit »¹², avec des objets en vestiges solitaires telles « les sandalettes (oubliées ce matin-là) »¹³). Mais peu à peu il y a eu comme une ombre devant les yeux :

*je ne vois plus qu'à peine
les mots qui me reviennent
les mots ou bien les fleurs
le silence les fleurs*¹⁴

Et si cette ombre était une nouvelle lumière, venue non pas des pouvoirs de la poésie (« les mots ») mais de la mère elle-même quand on a été si souvent près d'elle sans savoir quoi lui dire (« le silence les fleurs ») ? Et si, à force de constater dans *A son défunt* que « sous ma main de papier ton visage se ferme »¹⁵, le poète, dans ce même petit livre décisif, après ce vers de bascule « c'est le nom que tu n'as plus si je ne suis plus là »¹⁶ où on ne sait plus qui des deux est défunt et qui est vivant, et à la page suivante il est sûr que c'est elle et non plus lui qui parle, et si le poète avait enfin réussi à donner sa voix pour celle de la mère, jusqu'à l'apparition miraculeuse, car inévitable tout autant qu'inattendue, chez ce poète d'une extrême pudeur, de ce jeune corps féminin à travers une photo qui est la dernière page, avec de l'eau vivante (rivière) derrière elle, un pied avancé, le contraire de « elle est partie » ? C'est la fleur non plus tombée de son bouquet, mais redressée, remise dans l'eau et la lumière du soleil.

Il semble que dans ce livre le poète pousse plus loin l'espoir de sacrifice, j'en veux pour preuve ce poème qui est sans doute le poème le plus extrême qu'il a pour l'instant écrit¹⁷ :

*délaisse désenlace-
toi
n'envoie plus rien n'écris plus
tout un livre
muet à ta main jette-le*

Poème remarquable car il est très rare chez Eric Sautou qu'une page comporte un tel travail sur le découpage des vers (et sur les homophonies ainsi que les ruptures et

⁷ paru chez Flammarion en 2016.

⁸ p.110-111.

⁹ extrait de la p.41.

¹⁰ p.80.

¹¹ dans le poème « mère » p.109 et suivantes.

¹² titre d'une partie p.73.

¹³ p.43.

¹⁴ *La véranda*, éditions Unes, 2018, p.36.

¹⁵ *A son défunt*, éditions Fai fioc, 2017, p.19.

¹⁶ p.31.

¹⁷ *Beaupré*, p.101.

déséquilibres rythmiques ¹⁸), qui en fait un véritable drame en train de se jouer : rejet du « *toi* » qui concrétise le refus de l'étreinte car les mères aimantes ne veulent pas que les fils en deviennent fous ; séparation du verbe « *écrire* » et de son complément d'objet, faisant croire au vers 3 que c'est l'acte même qui est condamné ; isolement de cet ambitieux « *tout un livre* » qui le rend dérisoire et terriblement solitaire ; extraordinaire dernier vers qui renie tout ce que la poésie portait en elle de tentative de dire, et qu'il faut lancer loin de soi comme on le ferait d'un objet brûlant.

Bien sûr que le poète n'a pas jeté le livre, que nous avons à notre tour dans la main. Mais tout de même, il s'agit là d'un des derniers poèmes, le livre est presque fini (et donc il était juste de dire de lui « *tout le livre* »), alors est-ce la fin ? Comme un échec puisque même les mots en viennent à être perdus eux aussi, même les fleurs ont pris un poids bien lourd ?

*ces pauvres mots les entends-tu ils s'égarant
ce sont des mots (des fleurs)
dans le jour harassé
et je porte les pierres (les fleurs)
dans le jour harassé (depuis l'enfance)*¹⁹

Echec que ce paysage qui n'est plus que celui de la mort infinie qu'est devenue la vie, paysage bordé par un bercement qui dit à quel point la mère n'est plus là pour cela ?

*mourir dont j'entends
(seules) les vagues
tu peux t'asseoir maintenant
aux derniers feux des vagues
le ciel lui-même (abandonné)
vois comme la vie
nous est encore (et pour longtemps)
les vagues
les vagues* ²⁰

Mais le livre ne s'arrête pas là, de même que si la couleur de sa couverture est la plus sombre de toutes ²¹, le dessin qui s'y déploie y installe une nuit qu'éclairent à peine, mais qu'éclairent tout de même quelques flocons de neige, accompagnant huit petits toits rassemblés comme pour se réchauffer les uns aux autres. C'est le village de Beaupré, qui donne son titre à la dernière partie du livre, et son dernier mot au livre ²². La mère n'y est plus évoquée ni invoquée, c'est lui qui l'est : « *c'est moi l'enfant (l'absent) laisse-moi entrer* ²³ ». Beaupré avait déjà fait son apparition auparavant ²⁴, mais cette fois il est le seul recours pour l'errant (« *plus rien je n'habite / plus rien* ²⁵ »), et pourtant il n'est pas plus rassurant : « *sombre* » et « *tombel/tombé* » reviennent souvent dans cette très brève partie, pour quel appui ? Oui, sur quoi s'appuyer ? Peut-être, tout simplement, sur le nom de ce lieu, parce qu'il est un nom propre, c'est-à-dire qu'il existe réellement sur terre ²⁶, et il est donc un horizon que l'on peut poser devant soi, ou du moins dans sa pensée, on peut même imaginer y poser le pied, car il y a un pré dans Beaupré. Et d'ailleurs, les deux derniers vers du dernier

¹⁸ En faire l'analyse détaillée ici ne me semble pas nécessaire, d'autant plus que cela saute aux yeux et aux oreilles.

¹⁹ p.103.

²⁰ p.104.

²¹ Au fil du temps, les couvertures des livres d'Eric Sautou parus chez Flammarion sont de plus en plus sombres.

²² « *le seul mot qui reste* » dit de lui la 4^e de couverture, reprenant le poème de la p.97.

²³ p.111.

²⁴ p.46 et 97. Et même dans le précédent livre *Les jours viendront*, éditions *Fai fioc*, 2019.

²⁵ p.107.

²⁶ Songeons à *La Tamarissière*, titre d'un livre d'Eric Sautou (*Flammarion*, 2006) et nom d'une plage du Sud.

poème de la partie qui précède celle-ci, « *les vagues / les vagues* » ne sont-ils pas une pensée souterraine à un autre nom propre très aimé, Virginia Woolf ? Eric Sautou en effet s'est toujours senti moins seul quand il rend hommage à quelques autres solitaires précisément nommés : Jean Rhys dans *La Tamarissière*, Adèle Hugo dans *Rémi* (livre très peuplé de noms propres d'autres créateurs et de prénoms ²⁷ aussi, ce qui en fait peut-être le livre le plus heureux d'Eric Sautou ²⁸) et donc on peut très bien imaginer que le poète s'approche de l'« *eau sombre* ²⁹ » du « *lac de Beaupré* ³⁰ », non tout seul, mais en compagnie d'une autre grande mélancolique : « J'ai plongé dans mon grand lac de la Mélancolie » écrit Virginia Woolf dans son *Journal*, en 1929 ³¹. En voilà donc une qu'on peut rejoindre ! On le présentait aux fleurs alourdis : « *et je porte les pierres (les fleurs)* ³² ».

Ariane Dreyfus, du 3 au 5 février 2021.

²⁷ Comme déjà dans *Profil perdu* (chez *l'horizon vertical*, 1994) que j'ai à ce propos rapproché de *Rémi* (éditions *Tarabuste*, 2003) dans *La lampe allumée si souvent dans l'ombre* (José Corti, 2013) p.183-187. Certains noms de créateurs se retrouvent aussi dans d'autres livres, comme *Une infinie précaution*, p.84-85.

²⁸ cf p.194-196 de *La lampe allumée si souvent dans l'ombre*, qui comporte une étude de l'œuvre d'Eric Sautou aux p.183-213.

²⁹ p.112.

³⁰ p.46.

³¹ Citée dans cette chronique de Pascale Trück sur *Les Vagues*, dont elle rappelle que V.Woolf souhaitait qu'il ne fût pas lu comme un roman : <https://www.recoursapoeme.fr/les-eaux-profondes-de-virginia-woolf/> Chronique qui sans le savoir révèle la forte parenté entre les deux auteurs.

³² p.103.